

Mon alter robot

J'ouvre mon ordinateur et je me dis qu'il serait bien plus facile d'écrire ce texte avec ChatGPT. En effet, je suis un peu vannée, et je me demande pourquoi je ne délèguerais pas cette tâche à un robot à qui je peux demander d'imiter mon style et d'exprimer mes idées.



Wall-E



Sherry Turkle

Trêve d'ironie. Les robots se complexifient et se multiplient à vitesse grand V. Ils s'immiscent dans toutes les sphères de nos existences, même les plus intimes. Ils ne sont plus uniquement considérés comme des assistants personnels ou des substituts de travailleurs, mais aussi parfois comme des amis, des petits frères, ou même des amoureux. Des centaines de millions d'humains entrent déjà en relation avec des *chatbot* (*Replika, Xiaoice, etc*)ⁱ, des robots conversationnels avec qui ils entretiennent des relations de toute nature : amicale, amoureuse, érotique, etc. Peut-être êtes-vous en

train de penser « Pourquoi pas? » et « après tout, on n'arrête pas le progrès »...

Ils provoquent fascination et appréhension, mais ce qui est certain, c'est qu'il faut être bien naïf pour penser que les nouvelles intelligences artificielles et les robots ne viendront pas bouleverser profondément nos existences et redéfinir nos façons d'être, de faire, de penser, d'agir et d'interagir avec les autres.

Ce sont ces questions qui ont intéressé la psychologue et sociologue américaine Sherry Turkle. Depuis ses premières recherches sur le sujet dans les années 80, son regard sur la robotisation et la connectivité a changé, passant de l'enthousiasme à la méfiance. Dans son livre *Seuls ensemble*, à travers la présentation de ses idées mais aussi de ses recherches sur le terrain, elle montrera de quelle façon les robots ont évolué en fonction des innovations humaines, mais aussi — et c'est là qu'apparaît une inquiétante symétrie — à quel point les humains changent avec l'évolution des robots. Puis-je être épanouie dans un monde où l'autre est programmé pour répondre à mes désirs, où l'autre me garde en permanence dans une chambre d'écho et où je reste finalement bien seule? La robotisation du monde serait-elle une réponse à nos difficultés à entrer en relation avec autrui et à affronter nos propres vulnérabilités?

Les robots... Progrès ou déclin? Amélioration de notre condition humaine ou délire collectif? Faut-il mettre le pied sur la pédale de l'accélérateur ou sur celle du frein?

J'espère que ce texte stimulera votre réflexion. Des questions pour encadrer votre lecture se trouvent à la fin de chaque section.ⁱⁱ

Bonne lecture!

Julie Roussil

Seuls ensemble :

De plus en plus de technologies. De moins en moins de relations humainesⁱⁱⁱ

[En relation intime avec un robot]

Je suis psychologue, et j'ai reçu une formation en psychanalyse. Par tempérament comme par habitude dans mon métier, j'accorde une extrême importance aux relations intimes et authentiques. Même en admettant qu'une intelligence artificielle puisse développer son propre kaléidoscope de positions érotiques, l'idée d'aller chercher une certaine intimité auprès d'une machine qui n'éprouve aucune émotion, ne peut pas en éprouver, et n'est rien de plus qu'un agrégat de fonctions pour « faire comme si » elle s'intéressait à nous et nous comprenait... me dérange au plus haut point. L'authenticité, à mon sens, découle de la capacité à se mettre à la place d'autrui, à se sentir proche de lui parce que nous partageons une certaine expérience humaine : nous naissons, nous avons une famille, nous faisons l'expérience du deuil et de la réalité de la mort. Un robot, aussi avancé soit-il, ne peut absolument rien comprendre de tout ceci.

Je tournai donc les pages de Levy [auteur de *Love and Sex with Robots*], sans enthousiasme, me demandant si un robot n'était pas tant une « forme de vie » qu'une représentation du vivant; et si, lorsque nous disons nous « sentir proches » d'un robot, nous nous sentions en réalité « bien » ou « mieux » simplement parce que nous maîtrisons mieux la situation? Se sentir bien est loin d'être une règle d'or. On peut tout à fait se sentir bien pour de mauvaises raisons. Et si un robot nous faisait nous sentir bien mais nous privait des choses essentielles? La position tranchée de Levy [en faveur des relations intimes avec les robots] a au moins le mérite de susciter la réflexion. Quelles formes de relations aux machines sont possibles, désirables ou éthiques? Que signifie « aimer un robot »? À mesure que j'avais dans ma lecture de *Love and sex*, mes réponses à ces questions devenaient très claires. Pour moi, une relation amoureuse implique d'apprendre à apprécier les surprises et les difficultés qui se présentent lorsque l'on regarde le monde du point de vue d'autrui, un point de vue formé par l'histoire, la biologie, les traumatismes et la joie. Ni les ordinateurs ni les robots ne peuvent partager de telles expériences. Nous nous inquiétons aujourd'hui de la façon dont les médias de masse « nivellent vers le bas » la culture intellectuelle. *Love and sex* fait l'éloge d'un certain « nivellement vers le bas » sur le plan émotionnel, d'une volonté délibérée de se détourner des subtilités inhérentes aux relations de couple. Il semble célébrer l'inauthenticité comme un nouvel idéal amoureux. [P.26-27]

- *Comment décrire l'authenticité et en quoi est-ce nécessaire aux relations humaines?*
- ***Selon vous, un jour, les robots seront-ils un jour à même de « comprendre tout ceci »?***
- *Que pensez-vous que l'auteure entend par « nivellement vers le bas sur le plan émotionnel »?*
- ***Pourriez-vous entrer dans une relation intime avec un robot?***

[L'ère des simulacres]

[...] Mais ceci n'est pas un livre sur les robots. Il s'agit d'un livre sur nous, sur la façon dont nous changeons, à mesure que la technologie nous offre des substituts à la rencontre en face à face. Nous avons à notre disposition des robots, et tout un univers de relations médiatisées par des machines en réseau. Quand nous chattons, envoyons des textos et postons des messages sur Twitter, la technologie redéfinit la frontière entre intimité et solitude. Nous disons que nous devons « nous débarrasser » de nos e-mails, comme si toutes ces notes étaient des bagages excédentaires. Les adolescents évitent de passer des coups de fil, craignant d'« en dire trop ». Ils préfèrent envoyer des textos plutôt que parler. Les adultes aussi préfèrent le clavier à la voix humaine : plus efficace, selon eux. Ce qui se déroule en « temps réel » prend trop de temps. Nous sommes étroitement attachés à la technologie et désespérés lorsque ce monde « hors connexion » perd son sens et ne nous satisfait plus. Après une soirée passée à parler à des avatars dans un jeu en réseau, nous avons l'impression d'avoir une vis sociale riche, mais l'instant d'après nous nous sentons étrangement isolés, juste reliés à des inconnus par un fil fragile. Nous avons le sentiment que nos activités sur Facebook ou MySpace sont suivies, mais nous ne savons pas si nos contacts sont nos amis. Nous nous réinventons en ligne, et dotons nos avatars numériques de nouveaux corps, de nouvelles maisons, de nouveaux métiers et de nouvelles passions. Pourtant, dans la pénombre de la communauté virtuelle, nous nous sentons complètement seuls. En nous dispersant autant, nous risquons de nous perdre. Les gens disent parfois avoir passé des heures en ligne sans avoir eu l'impression de communiquer pour autant. Et dans le même temps, ils déclarent se sentir proches d'autrui quand ils lui prêtent une attention minime. Ces exemples soulèvent une question dérangeante : l'intimité en ligne dégrade-t-elle l'intimité réelle et la qualité de nos rencontres, virtuelles ou non?

Le brouillage entre intimité et solitude atteint son paroxysme lorsqu'un robot apparaît comme un possible partenaire amoureux. Mais pour la plupart des gens, ce brouillage apparaît déjà soit avec

la construction d'un profil sur un réseau social, soit avec la construction d'un avatar pour un jeu ou un monde virtuel. Petit à petit, cette mise en scène de l'identité finit par se confondre avec elle. C'est à ce moment-là que la vie en réseau croise la robotique. Car simuler l'intérêt envers l'autre, c'est tout ce que les robots, aussi sociaux soient-ils, sont capables de faire.

Au début des mondes virtuels, j'y voyais avec enthousiasme des « ateliers de travail de l'identité ». Se créer un avatar qui peut avoir un autre âge, genre ou tempérament, est une façon d'explorer son moi. En revanche, si quelqu'un passe trois, quatre, voir cinq heures par jour devant un jeu en ligne ou dans un monde virtuel (une durée relativement commune), c'est forcément aux dépens d'autre chose — souvent du temps passé avec des amis ou en famille, d'une soirée ensemble, d'un Scrabble, d'une promenade ou d'une sortie au cinéma. Et avec la simulation vient la désorientation. On peut commencer à vivre une vie en ligne dans le but de compenser un réel décevant. Si l'on se sent seul et isolé, cette vie-là semble mieux que rien; on y est mince, riche, musclé, et on a l'impression d'avoir bien plus d'opportunités que dans le monde réel. Et là encore, « mieux que rien » devient « mieux qu'autre chose ». Comme on pouvait s'y attendre, les gens se disent déçus quand ils quittent le monde virtuel et reviennent au monde réel. Et il n'est pas rare de les voir tripoter nerveusement leurs smartphones, à la recherche de lieux virtuels où ils peuvent de nouveau exister superlativement.

Les robots sociaux et la vie en ligne font miroiter la possibilité de relations totalement conformes à nos désirs. Nous pouvons programmer un robot sur mesure, tout comme nous pouvons nous réinventer en avatars séduisants. Nous pouvons rédiger le profil Facebook qui nous convient le mieux, réécrire inlassablement nos messages jusqu'à ce qu'ils projettent exactement l'image de celui ou celle que nous voulons être, et nous en tenir à des interactions brèves et plaisantes. Les nouveaux médias sont tout à fait adaptés aux communications rudimentaires. Et parce que c'est ce que la technologie a de mieux à nous offrir, nous réduisons nos attentes vis-à-vis d'autrui. « Si vous avez besoin de me contacter, envoyez-moi un texto », lance un lycéen impatient. Il parle comme des collègues que j'ai rencontrés une fois lors d'une mission de consultation, qui me disaient préférer communiquer par des « textos en temps réel ». [P.34-37]

- *Quel lien peut-on établir entre vies virtuelles ET relations avec les robots?*
- ***Menez-vous une vie parallèle dans un ou des mondes virtuels? En quoi diffèrent-elles de vos vies réelles?***

[Humanité et vulnérabilité : réaction romantique ou moment robotique]

[...] Il sera peut-être bientôt naturel pour nous de voir un robot « souffrir ». Il sera peut-être aussi bientôt naturel pour nous de discuter avec un robot et de le voir se comporter comme s'il était ravi de notre visite. Alors que nos interactions avec les robots deviendront de plus en plus intenses et que nous apprendrons à vivre dans de nouveaux paysages éthiques, adultes et enfants cesseront peut-être de se demander : « Pourquoi suis-je en train de parler à un robot? » et « pourquoi est-ce que je veux être aimé par ce robot? » Peut-être serons-nous satisfaits d'être sous leur charme.

Entre les années 1980 et 1990, la réaction romantique tenait en plus haute estime ce que seules les personnes avaient à offrir : la compréhension qui se développe quand on partage une certaine expérience humaine. La réaction romantique soutenait qu'il y avait quelque chose de propre à l'esprit humain.

[...] Bien sûr, tous les éléments de la réaction romantique n'ont pas disparu. Mais une nouvelle sensibilité émerge, qui met l'accent sur ce que nous avons en commun avec nos technologies. Avec la psychopharmacologie, nous pensons l'esprit comme une machine accessible à la bio-ingénierie. L'imagerie cérébrale nous conditionne à penser que les choses — y compris les sentiments — se résument à ce à quoi elles ressemblent. Notre culture thérapeutique se détourne de la vie intérieure pour s'intéresser aux mécanismes du comportement, créant un possible point commun entre les personnes et les robots.

Un quart de siècle s'est écoulé entre deux conversations que j'ai eues sur l'idée d'un robot confident. La première s'est déroulée en 1983, et la seconde en 2008. La nature très différente marque le passage de la réaction romantique au pragmatisme du moment robotique. J'ai enregistré ces deux conversations avec des adolescents vivant dans le même quartier de Boston, tous les deux fans des Red Sox et tous les deux proches de leur père. En 1983, Bruce, alors âgé de treize ans, parlait des robots et soutenait que les gens avaient une faculté d'« émotivité » qui leur était propre. Il fondait son raisonnement sur l'idée que les ordinateurs et les robots sont « parfaits », alors que les gens sont « imparfaits », fragiles et bourrés de défauts. Les robots, disait-il, « font tout comme il faut », alors que les humains « font de leur mieux ». Pour lui, c'était précisément cette imperfection humaine qui permettait de tisser des liens forts. Il pensait en particulier qu'il se sentait plus proche de son père à cause de ses propres insuffisances. : « J'ai

beaucoup de choses en commun avec mon père. [...] On partage le chaos. » Jamais les robots ne pourraient comprendre cette relation si importante pour lui. En cas de problème, il fallait s'adresser à un humain.

Vingt-cinq ans plus tard, une conversation sur le même sujet prend une autre tournure. Howard, quinze ans, compare son père et l'idée d'avoir un robot comme confident — et son père ne soutient pas favorablement la comparaison. Howard pense qu'un robot comprendrait plus facilement les complexités de la vie d'un lycéen. « Il aurait une base de données plus grande que celle de papa. Papa sait des choses basiques, mais il n'en connaît pas assez pour le lycée. » Contrairement à Bruce, qui pensait que les robots n'étaient pas qualifiés pour avoir une quelconque opinion sur la famille, Howard espère que les robots pourront être spécialement entraînés pour prendre soin des « personnes âgées et des enfants ». Car il n'a pas l'impression que les gens qui l'entourent s'en préoccupent beaucoup.

Howard ne se fait aucune illusion sur le caractère singulier des humains. Pour lui, « ils n'ont pas le monopole » de la capacité à comprendre ou de s'occuper des autres. Tout être humain est limité par sa propre expérience, dit-il, alors que « les robots et les ordinateurs peuvent être programmés avec une quantité d'information illimitée ». Howard me fait part d'une anecdote pour me montrer qu'un robot pourrait lui donner de meilleurs conseils que son père. Au début de l'année, il voulait sortir avec une fille qui avait déjà un petit ami. Il avait demandé conseil à son père pour inviter cette fille à sortir. Celui-ci, en s'appuyant sur sa propre expérience du lycée et sur ce que Howard considère comme un idéal « macho » dépassé, lui avait conseillé d'inviter la fille à sortir même si elle était déjà avec quelqu'un d'autre. Howard n'avait pas suivi le conseil de son père, de peur de provoquer un désastre. Pour l'adolescent, il ne faisait aucun doute qu'un robot se serait montré plus perspicace.

Car, explique-t-il, « on pourrait charger le robot avec énormément d'expériences », ce qui aurait finalement permis d'obtenir la bonne réponse, alors que son père opérait à partir d'une base de données limitée. « C'est possible de faire comprendre à des robots des émotions comme la jalousie, s'ils observent comment les gens se comportent. [...] Un robot peut absolument tout comprendre et avoir l'esprit ouvert. » Howard pense qu'en matière de confident, les robots sont de loin préférables aux humains. Selon lui, les gens peuvent être « dangereux », contrairement aux robots qui sont « sûrs ».

[...] Je demande à Howard d'imaginer à quoi pourrait ressembler sa première conversation avec un robot. Il me répond qu'elle porterait d'abord sur le bonheur, ce que c'est exactement, et comment l'atteindre », et ensuite sur la « capacité des humains à être faillible », entendue comme quelque chose qui provoque des « erreurs ». Bruce trouvait cette propension à être faillible attendrissante, tandis que pour Howard elle était devenue un handicap.

Jamais les enfants n'ont considéré leurs parents comme des experts, quelle que soit l'époque. Mais la génération de Howard est prête à envisager des relations autrefois impensables aux yeux des aînés. Les enfants de cette génération partent du principe qu'une intelligence artificielle pourrait tout à fait gérer tous leurs e-mails, leurs appels, leurs recherches sur Internet et leurs messages. Une telle machine pourrait entretenir son savoir en faisant ses propres recherches et garder en mémoire un volume de données quasi infini. Beaucoup d'adolescents imaginent qu'avec de telles recherches et une telle mémoire, une intelligence artificielle ou un robot pourrait s'adapter parfaitement à leurs besoins. Pour eux, rien n'empêche techniquement le robot de comprendre « sur quoi différents choix sociaux peuvent déboucher », comme le dit Howard. Le robot, possédant suffisamment d'informations sur son utilisateur dont il ne voudrait que le bien, « ferait un bon interlocuteur pour parler [...] de la vie. De problèmes de cœur. Et de problèmes d'amitié ».

La vie? Les problèmes de cœur? Les problèmes d'amitié? La réaction romantique considérait ces domaines comme sacrés. Ils étaient absolument réservés aux gens. Mais Howard pense qu'on peut les réduire à de l'information, grâce à quoi un robot peut être à la fois une ressource experte et un compagnon. Nous voici donc en plein dans le moment robotique.

Comme je l'ai dit plus haut, mon histoire du moment robotique ne porte pas vraiment sur le progrès de la technologie, aussi impressionnants soient-ils. J'attire plutôt l'attention sur l'intensité de notre réaction aux robots sociaux, qui offrent pourtant bien peu — une réaction dont le moteur semble être l'espoir que les robots auront bientôt beaucoup plus à offrir. Nos attentes augmentent avec l'arrivée de chaque nouveau robot. Je nous trouve fragiles et cette fragilité, me semble-t-il, n'est pas sans risques. **[P. 92-96]**

- *Comment décrire « l'approche romantique »?*
- *Quelle différence notez-vous dans la relation père-fils entre Bruce et Howard?*

- ***Que pensez-vous de cette affirmation : « les gens peuvent être dangereux, contrairement aux robots qui sont sûrs. »?***

[Altérité et narcissisme]

Les enfants en très bas âge divisent le monde en deux camps. Il y a d'un côté le bon, celui qui donne à manger et s'occupe de nous, et de l'autre le mauvais, ce qui nous énerve ou nie notre existence. En grandissant, ils apprennent à voir le monde de façon plus complexe et découvrent par exemple que tout n'est pas tout noir ou tout blanc et que le gris existe aussi. La mère qui nous nourrit peut soudain ne plus avoir de lait. Petit à petit, nous intégrons nos expériences à la compréhension d'un tout. Ainsi, nous apprenons à tolérer les déceptions et les ambiguïtés. Et nous comprenons que pour vivre des relations dans la durée, nous sommes obligés d'accepter autrui dans toute sa complexité. Mais quand nous imaginons un robot comme un vrai compagnon, ce travail devient superflu.

Dans ce cas, ce qui manque au premier chef est l'*altérité* : la possibilité de voir le monde à travers les yeux d'autrui. Sans altérité, l'empathie devient impossible. Bien avant que les robots n'arrivent dans le paysage culturel, le psychanalyste Heinz Kohut décrit les mécanismes d'opposition à l'altérité dans ses études sur des sujets fragiles — qu'il nomme « personnalités narcissiques » — et qui se caractérisent non pas par l'amour qu'elles se portent, mais par une représentation défectueuse d'elles-mêmes. Ces personnalités essaient de se renforcer en transformant les autres en ce que Kohut appelle les « objets du Self ». Dans le rôle de l'objet du Self, autrui est perçu comme faisant partie de soi et n'existe qu'en harmonie avec un état intérieur fragile. Le narcissisme lui assigne le rôle de ce qui lui manque — mais les relations qui s'ensuivent sont toujours décevantes. Les artefacts relationnels, tels qu'ils existent aujourd'hui et tels qu'ils deviendront, à en croire les promesses de leurs concepteurs, apparaissent comme des candidats idéaux au rôle d'objets du Self.

En effet, s'ils peuvent avoir l'air vivants et pourtant ne jamais décevoir, les artefacts relationnels comme les robots sociaux ouvrent de nouveaux horizons à l'expérience narcissique. On pourrait même dire que lorsqu'on transforme quelqu'un en objet du Self, c'est un peu comme si on essayait d'en faire une pièce de rechange. De ce point de vue, le choix de ces artefacts relationnels pour remplacer le matériel humain, toujours rétif, fait relativement « sens ». Je mets

volontairement « sens » entre guillemets car, du point de vue de la richesse et des relations humaines, ils ne font pas de sens du tout. Les objets du Self sont « partiellement » des objets. Quand nous avons recours à eux, nous ne voyons pas une autre personne dans sa totalité. Ceux qui ne peuvent affronter les autres qu'en les considérant partiellement comme des objets sont particulièrement vulnérables aux charmes de la compagnie des robots. Mais ceux qui y succombent se cantonnent à des relations qui ne mettront en jeu qu'une seule personne.

La question des robots et des risques psychologiques qu'ils représentent nous invite à établir une distinction importante. Ce n'est pas la même chose de grandir en voyant des robots dans des rôles traditionnellement dévolus aux adultes et de les découvrir en tant qu'adulte déjà socialisé. Les enfants doivent être au contact d'autres personnes pour développer à la fois un sens de la réciprocité et des capacités d'empathie : ils ne peuvent pas les apprendre en interagissant avec les robots. Pour les adultes qui savent déjà vivre sans heurts avec les autres et qui choisissent de « se relaxer » avec des formes de « vie » sociales moins exigeantes, le risque est moindre. Mais, enfants comme adultes, nous sommes tous vulnérables aux simplifications qui pourraient nous laisser appauvris. [P. 100-102]

- *En quoi les robots renforcent-ils nos tendances narcissiques?*

[Symétrie entre humains et robots]

[...] Mais Cog et Kismet [robots du MIT très sophistiqués en 1994] font bien plus que marquer notre progression vers de telles réalisations pratiques : ils engendrent également un sentiment de proximité. Or, nous avons déjà vu que lorsque ces sentiments apparaissent, deux idées tendent à se banaliser. La première est celle que les êtres humains ne sont pas si différents des robots — puisqu'ils sont eux aussi construits avec de l'information. La seconde est celle que les robots ne sont pas si différents des êtres humains — puisqu'ils sont plus que la somme de leurs parties mécaniques.

Certains de mes étudiants ont même déjà écrit leurs moments passés avec Cog et Kismet comme un « je » et « tu » robotique. Le théologien Martin Buber a forgé ce terme pour désigner une profonde communion entre les esprits et les cœurs humains. Ce terme implique une rencontre symétrique. Or il n'existe aucune symétrie de la sorte entre les humains et les robots, aussi avancés soient-ils. Pourtant, même les actions les plus simples de Cog et Kismet donnent

lieu à cette description extravagante. Ceci exprime, à mon sens, notre profond désir de croire qu'une telle symétrie est possible. Nous considérons Cog et Kismet comme des « tu » parce que l'on possède un corps et l'autre un visage et une voix expressifs. Les deux robots usent également du pouvoir de leur regard. Le visage robotique facilite le processus d'identification : il nous incite à penser que les robots peuvent se mettre à notre place et nous à la leur.

Lorsqu'un robot soutient notre regard, les structures mentales dont nous avons hérité au cours de l'évolution nous font croire qu'il s'intéresse à nous. Nous sentons alors qu'un lien plus profond est possible. Plus encore, nous voulons qu'il se crée. Nous arrivons devant les robots sociaux avec nos problèmes, notre besoin d'amour et d'attention. Ils promettent de nous satisfaire, du moins sur le plan fantasmatique. Mais pour être réellement satisfaits, nous devons leur venir en aide, pallier leurs lacunes quand ils ne sont pas encore prêts, inventer des histoires pour masquer leurs erreurs. Nous entrons alors dans une forme de complicité volontaire. **[P. 143-145]**

[Un manque à combler?]

[...]

Comme nous l'avons vu avec les robots moins évolués [jouets robots], l'attachement des enfants ne dépend pas seulement de ce qu'offrent les robots, mais aussi et surtout de ce qui fait défaut dans leur propre vie. Au cours de cette étude, beaucoup d'entre eux semblent manquer de ce dont ils ont pourtant le plus besoin : de parents qui s'occupent d'eux et de considération. Ils imaginent que les machines sociales pourraient remplacer les gens qui sont absents dans leurs vies. Lorsqu'elles tombent en panne, elles font parfois resurgir le souvenir de pertes plus anciennes. Ce que nous demandons aux robots est le pendant de ce dont nous manquons. **[P. 147]**

- **Selon vous, quels manques les robots combleront-ils ou viendront-ils combler dans l'avenir?**

ⁱ [En amour avec une intelligence artificielle | La Presse](#)

ⁱⁱ Les questions en caractères gras sollicitent des réflexions personnelles et critiques.

ⁱⁱⁱ TURKLE, Sherry, *Seuls ensemble : De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines* [« Alone Together »] (trad. de l'anglais), Paris, [L'échappée](#), 2015, 523 p. (ISBN 978-2-915830-91-0)